Jacques OUELLET, *Sémantique conceptuelle du français. Grammaire et lexicologie*

Québec, Presses de l'université Laval, 2014, 490 pages

Jacques-Philippe Saint-Gerand

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9451>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9451

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2014

Pagination : 403-405

ISBN : 978-2-8143-0233-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jacques-Philippe Saint-Gerand, « Jacques OUELLET, *Sémantique conceptuelle du français. Grammaire et lexicologie* », *Questions de communication* [En ligne], 26 | 2014, mis en ligne le 31 décembre 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9451> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9451>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Jacques OUELLET, *Sémantique conceptuelle du français. Grammaire et lexicologie*

Québec, Presses de l'université Laval, 2014, 490 pages

Jacques-Philippe Saint-Gerand

RÉFÉRENCE

Jacques OUELLET, *Sémantique conceptuelle du français. Grammaire et lexicologie*, Québec, Presses de l'université Laval, 2014, 490 pages

- 1 Dans *Le problème de l'article et sa solution en langue française* (1919, Paris, Hachette), Gustave Guillaume élaborait une méthode d'analyse du signifié dans laquelle il distinguait deux plans du langage, la langue ou langage puissanciel et le discours ou langage effectif, ainsi que les opérations de pensée permettant de passer de l'un à l'autre. Dans cette conception, le mouvement et la saisie du mouvement deviennent les deux paramètres fondamentaux de la reconstitution des systèmes linguistiques et l'on sait que, à travers la théorie des aires glossogéniques du langage, qui occupa plus des 20 dernières années de la vie de Gustave Guillaume, c'est bien une théorie générale du mot qui était en gestation. Le mot saisi en fonction des situations qu'il occupe dans le processus de chronogénèse du discours. S'inscrivant dans une perspective héritée de cette démarche psychomécanique du langage, Jacques Ouellet, professeur à l'université Laval, haut lieu québécois du guillaumisme natif, propose dans l'ouvrage de rendre compte du fonctionnement de la langue française en appréhendant le mot sous deux jours distincts co-articulés. D'abord celui de sa nature, dépendante de sa constitution notionnelle selon qu'il est nom, participe, pronom, verbe, adverbe, coordonnant ou préposition. Puis celui de sa fonction, que conditionnent les contraintes syntaxiques de la langue. En d'autres termes, il s'agit de mettre en relation l'étude des propriétés grammaticales des concepts identifiés par des mots avec leurs propriétés lexicales. Le

sous-titre du volume est particulièrement clair à cet égard : *Grammaire et lexicologie*. L'idée sous-jacente qui fonde la légitimité du projet est donc celle de l'homologie de fonctionnement de ces deux plans de la langue. Elle peut se discuter et les hypothèses guillaumiennes ont été largement et longuement disputées depuis leur première énonciation ; mais il faut convenir que découle de ce postulat une épistémologie solide et rigoureuse. D'autres, non moins valides et valables peuvent être alléguées sur la base d'autres postulats peut-être plus objectifs. Reste que l'ouvrage de Jacques Ouellet se présente pleinement comme un œuvre achevée, holiste et autonome. Ce qui place immédiatement son lecteur au cœur d'un dilemme : s'il accepte les prémisses de la réflexion et le postulat de départ, il aborde le livre en analysant la logique de l'analyse, la cohérence de son développement et peut alors évaluer la pertinence des résultats. Si, au contraire, il réfute d'emblée les hypothèses de départ, il ne peut plus alors prendre connaissance de l'ouvrage que comme un effort vain pour donner quelque apparence de rigueur scientifique à une conception et une représentation métaphysiques de la langue. C'est hélas là le plus grand mal dont a souffert et souffre encore le guillaumisme, entre thuriféraires inconditionnels, souvent porteurs d'ailleurs de lectures différentes des textes de Gustave Guillaume, et pourfendeurs obstinés récusant cette approche originale du langage au nom d'une objectivité épistémique à laquelle ce dernier a du mal à se soumettre. Nous adopterons ici le premier point de vue.

- 2 Pour bien faire comprendre la nécessité de co-articuler les deux plans de la grammaire et de la logique, et l'inanité de travailler dans un seul de ces deux plans à la manière du générativisme de Noam Chomsky, par exemple, Jacques Ouellet n'hésite pas à reprendre l'exemple canonique « Des idées vertes sans couleur dorment furieusement » (p. 159), dans lequel les concepts employés ont une fonction syntaxique adéquate en dépit de l'incompatibilité logique des lexèmes qui les expriment ; illogisme que réduit une remédiation lexicale : « Des idées claires sans prétention plaisent énormément » (*ibid.*). Et c'est en quelque sorte sur la base de cette évidence que se construit l'ouvrage. 25 chapitres en constituent la matière analytique. Les quatre premiers exposent les éléments cardinaux de la réflexion du linguiste en passant en revue, à la lumière des principes de Gustave Guillaume, les items fondamentaux de toute théorie linguistique que sont le langage (pp. 9-18), la sémiologie du mot (pp. 19-36), les notions lexicales (pp. 37-51) appréhendées comme composantes d'un concept complexe autour des lexèmes et des règles de morphologie. Les quatre chapitres suivants exposent les notions grammaticales d'extension avec les effets de valence syntaxique propres au nom et au pronom (pp. 53-71). Ces fondements posés, l'auteur envisage de croiser l'ordre paradigmatique avec l'ordre syntagmatique pour étudier la formation lexicale et grammaticale d'un concept (pp. 73-84). De cet alliage naissent les potentialités syntagmatiques dont sont porteurs le nom, le pronom, l'adverbe et les coordonnants (pp. 85-103). Mais un problème se pose avec la partie du discours qu'est le verbe (pp. 105-116). Si les noms renvoient à une représentation statique de l'espace notionnel, les verbes dénotent un événement qui s'inscrit dans une progression ou résulte en un état. Dès lors, à l'extension se substitue l'intension (pp. 105-113) : « La conceptualisation d'un événement tient d'une relation de valeur intensive qui implique une série de moments ponctuels successifs » (p. 113). Participe, verbe et préposition (pp. 117-143) illustrent ce constat dans l'ordre syntagmatique grâce à des exemples tels : *le pas, le passant, le passé ; c'est un savant, il est savant*, etc. (p. 119). L'auteur peut alors consacrer les chapitres IX, X et XI à l'observation et l'analyse des séquences syntaxiques (pp. 145-164), des rapports grammaticaux (pp. 165-205) et des relations

logiques (pp. 207-213), dans une démarche qui aboutit au constat que « chacun des concepts et chacun des syntagmes qui composent une phrase a donc une double fonction : une fonction grammaticale qui contribue à sa structuration fondamentale et une fonction référentielle qui contribue à la structuration logique du texte » (p. 208). Les chapitres XII à XV sont alors organisés autour de la notion de nom et envisagent successivement son contenu (la désignation nominale, sa valence syntaxique, les usages métaphoriques, pp. 215-235), et les modalités de genre et de nombre qui l'affectent (pp. 237-282). Pour l'auteur, le système du genre, particulièrement, manifeste une opposition entre intensions définie et indéfinie dans le plan paradigmatique qui se marque par l'opposition morphématique du féminin au masculin avec pour conséquence l'antagonisme des valeurs animé/inanimé (p. 273). Quant aux notions grammaticales de nombre (pp. 275-282), Jacques Ouellet en rend compte grâce à un retour judicieux à l'opposition du continu et du discontinu « qui se traduit dans le plan conceptuel par deux modes d'appartenance à l'ensemble qui permet de faire référence » à l'objet (p. 281). Un dernier ensemble de chapitres – XVI à XXV – revient à la question du participe, du pronom et du verbe, et traite par conséquence de toutes les parties du discours liées au second terme de la polarité verbo-nominale structurant le français. Cela donne l'occasion à l'auteur de définir ces parties de discours d'une manière souvent originale, comme en témoigne par exemple la définition du verbe : « Le verbe personnel est un concept qui représente un prédicat intensif associé à un prédicat personnel et à des modalités grammaticales d'événement. À la morphologie minimale du verbe infinitif, il ajoute une localisation personnelle du support actif et des modalités spatio-temporelles de l'événement. Outre un aspect, un support actif et, s'il y a lieu, un support passif, on y retrouve donc une personne, un mode et un temps » (p. 393). On ne saurait mieux dire.

- 3 Comme on l'aura compris, derrière une phraséologie qui risque de paraître obscure au lecteur non frotté de quelque culture guillaumienne, le grand intérêt de cet ouvrage difficile, mais d'une rare cohérence, est de proposer une lecture inédite des mécanismes sémiologiques qui modèlent en français les rapports des signes aux signifiés. Dès lors, on comprend mieux pourquoi l'auteur redresse dans le détail, à d'innombrables reprises, des analyses telles que celles du *Bon Usage* de Maurice Grevisse et ses successeurs, ou de manière plus radicale les hypothèses et postulats de la grammaire générative et transformationnelle de Noam Chomsky. On ne s'étonnera pas de trouver dans la bibliographie les noms et les ouvrages des plus éminents guillaumiens de ces dernières années : Jean-Claude Chevalier (l'hispaniste), Claude Guimier, André Joly, Robert Martin, Gérard Moignet, Roch Valin, Marc Wilmet, etc. Et l'on appréciera que cette bibliographie fasse également état de travaux contemporains aussi variés que ceux d'Émile Benveniste, Leonard Bloomfield, Peter Blumenthal, Eugenio Coseriu, Jacques Damourette et Édouard Pichon, Louis Kukenheim, Tullio de Mauro, Jean-Claude Milner, Knud Togeby, à côté des ouvrages plus anciens de Michel Bréal, Étienne Bonnot de Condillac, ou Antoine Ernout. Car cet ensemble dénote un souci d'élargissement de la documentation, et du matériel primaire de réflexion qui déboute *ipso facto* de sa légitimité le reproche de monomanie théorique et épistémologique guillaumienne. L'ouvrage ne pourra pas être lu et compris de tout le monde, mais si le lecteur de bonne volonté accepte de faire l'effort d'entrer dans une représentation des mécanismes du langage faisant leur place au temps opératif et aux mécanismes d'intellection de la saisie du sens, il trouvera là quantité d'analyses qui le renforceront dans son sentiment que « le langage est un phénomène qui associe

universellement deux types de faits dont l'un est observable physiquement et l'autre mentalement : d'une part les signes oraux ou écrits qu'on appelle des mots ; d'autre part, les concepts que symbolisent ces signes » (p. 10). Alors s'éclaireront les principes de la structuration grammaticale de chacune des parties du discours et la valeur des relations grammaticales qui les associent pour composer des phrases. À la suite de cette bibliographie, un index terminologique très utile permet de se repérer dans le détail de cet ouvrage d'une grande technicité d'analyse. Quelques rares coquilles typographiques déparent cette œuvre par ailleurs hautement recommandable.

AUTEURS

JACQUES-PHILIPPE SAINT-GERAND

CeReS, université de Limoges, F-87000

jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr